

Roberta Yasmine Catalano

ÉCLATS
DE MÉMOIRE
les Italiens au Maroc



Senso Unico Éditions

.I CADRE HISTORIQUE

*Les pages les moins glorieuses de notre passé
seraient les plus instructives
si seulement nous acceptions de les lire en entier.*

Tzvetan Todorov, *L'homme dépaycé.*





Relations entre les États italiens et le Maroc

Les premières traces des relations entre les États italiens et al-Maghrib al-Aqsa remontent à l'époque de la dynastie almoravide (1053-1147). En 1133, en effet, les souverains de Tlemcen et d'Almeria envoient à Pise une ambassade commune, à laquelle se joint l'ambassade envoyée par le sultan almoravide Ali ben Youssef (1106-1142) de Marrakech. Menées par Youssef ben Tachfin, les conquêtes almoravides ont annexé l'Andalous au Maghreb qu'ils réunissent ainsi du sud au nord, contribuant à l'expansion de la culture hispano-mauresque dans les terres les plus occidentales d'Afrique du Nord. À l'apogée de leur règne, leur civilisation est raffinée, sensible au luxe et au confort. À cette époque, plusieurs marchands de la République maritime de Venise obtiennent des fondouks et des quartiers en plusieurs points stratégiques des côtes marocaines.

La période des Républiques maritimes est témoin d'importants échanges de marchandises, d'hommes et d'idées, dont la Méditerranée est le théâtre. Au Maroc, les Almohades (1147-1269) ont vaincu les Almoravides et mettent en place une œuvre politique, religieuse et artistique d'envergure. Abdel Moumen les a conduits à la victoire, occupant l'Andalous, le Maghreb central et l'Ifriqiya, créant ainsi l'Empire musulman occidental le plus vaste qui ait jamais existé. Une fois son royaume consolidé, il part prêter main-forte aux musulmans d'Al-Andalus menacés par les chrétiens. En 1212, cependant, l'armée almohade est défaite à Las Navas de Tolosa, au nord de l'Andalousie ; Mohammed al-Nasir se retire à Marrakech et abdique en faveur de son fils Youssef al-Mustansir.

Dans une lettre du 27 mars 1233, le pape Grégoire IX exprime au sultan almohade Abou Mohammed Al-Rachid Abdel Ouahid son souhait de le voir reconnaître la vérité dans la religion chrétienne, le remercie de sa bienveillance pour les Frères mineurs qui demeurent dans ses États et le traite avec amitié, expliquant qu'il ne considère pas le sultan comme un ennemi du Christ car, s'il en était ainsi, il devrait interdire aux chrétiens de le servir.

Innocent IV, dans une lettre du 31 octobre 1246, remercie le sultan Al-Saïd pour sa tolérance à l'égard de la religion chrétienne, le félicite pour les succès qu'il a remportés sur ses ennemis avec l'appui des chrétiens, sur lesquels il reconnaît que la haute souveraineté revient de droit au sultan. Dans une autre lettre, datée du 16 mai 1251, Innocent IV exprime

le vœu que les femmes et les familles des chrétiens puissent se trouver en sécurité parmi les musulmans, menaçant, dans le cas contraire, d'interdire aux chrétiens de le servir. À l'époque de ces échanges, la dynastie mérinide (1269-1465) s'apprête à prendre le pouvoir et le sultan almohade auquel Innocent IV s'adresse est fort occupé par d'autres entreprises, parmi lesquelles la reconquête de Fès occupée par les Mérinides depuis 1245.

Sous le règne des Mérinides, le pays connaît une période de bien-être économique et de développement artistique et intellectuel sans aucun précédent.

Le XIV^e siècle est un âge d'or pour le Maghreb et l'Andalous ; tout comme les rois de Grenade, leurs contemporains, les rois mérinides aussi laissent au *Maghrib al-Aqsa* un legs précieux : de magnifiques bâtisses, des mosquées et des écoles coraniques. Dans cette heureuse période, les navires de Gênes, de Pise et de Venise font escale dans le port de Ceuta, Asilah, Larache, Salé, Anfa (l'actuelle Casablanca), Azemmour et Fédala¹, où les marchands viennent acheter blé et orge. Mais les négociations n'ont pas toujours une issue positive : en 1356, par exemple, les Vénitiens tentent sans succès de conclure un accord de paix et de commerce avec le sultan Abou Inan Faris.

Dans son intéressante *Histoire de Casablanca, des origines à 1914*, André Adam fait allusion à la présence italienne dans la ville et mentionne deux documents du XIV^e siècle. Le premier est *La Pratica della Mercatura*, écrit en 1342 par le marchand florentin Francesco Pegolotti, un agent des Bardi, les célèbres banquiers de Florence, et qui fournit des données remontant à la fin du XIII^e siècle. Pegolotti mentionne quatre ports marocains, Safi, Anfa (qu'il appelle *Niffé*), Salé et Asilah, son témoignage se référant aux poids utilisés et aux impôts auxquels les marchandises sont soumises². Le deuxième document est *Il Manuale di Mercatura*, écrit en 1396 par un autre Florentin, Saminiato de' Ricci, qui indique une seule localité marocaine, Anfa, qu'il appelle *Nissa*.

Le 22 janvier 1508, le comptoir commercial méditerranéen de Badis passe un accord avec Venise qui octroie des privilèges spéciaux aux marchands vénitiens. Malheureusement, le bien-être du pays alterne avec les crises de successions et les révoltes tribales. À ces problèmes s'ajoutent les tentatives d'invasion de la part des puissances européennes, en particulier du Portugal qui profite de la confusion pour s'emparer d'Azemmour, de Mazagan, Safi et Agadir... Seuls les Saadiens (1554-1603) parviendront à chasser, en partie, les Portugais. Sous Ahmed al-Mansour, notamment, le Maroc connaît une période de prospérité et un développement florissant du commerce. On exporte de l'or, des esclaves, du sucre.

Entre le XVI^e siècle et le XVII^e, de grands changements ont

lieu au niveau des relations internationales, engendrés par l'esprit d'aventure, l'activité coloniale des puissances maritimes et les tendances économiques qui sont dans l'air du temps. Dans ce contexte, une ville comme Tanger revêt une importance stratégique grâce à son excellent emplacement. Entre 1602 et 1603, le sultan du Maroc désigne le marchand Rodrigo di Mansciana pour être son représentant à Venise, et il offre aide et sécurité aux navires en provenance de la République, ainsi qu'aux passagers et marchandises. En outre, ces navires paieront uniquement la taxe d'ancre dans ses ports, en échange d'un traitement analogue pour ceux de ses sujets qui se rendent à Venise.

Au cours de cette période, le Maroc traverse une période d'anarchie, surtout après son alliance avec l'Espagne contre l'Empire ottoman. Le danger turc écarté, la dynastie saadienne subit un processus de décadence, et l'alliance avec l'Espagne s'affaiblit de plus en plus. L'Espagne maintient quelques positions stratégiques sur le territoire marocain, pendant que le Portugal reprend possession de Tanger et de Mazagan. En 1661, suite au mariage de l'infante Catherine du Portugal avec Charles II d'Angleterre, Tanger devient possession anglaise pour une assez brève période. Les Britanniques entendent résoudre les problèmes du commerce et de la piraterie, mais ils se heurtent à la division du Maroc qui rend les relations commerciales difficiles. Les relations franco-marocaines ne sont pas très brillantes, alors que le commerce, avec la Hollande en particulier, est assez actif.

Malheureusement, la faiblesse et, ensuite, l'affaiblissement du *makhzen*³ saadien à Fès et Marrakech et les sanguinaires luttes maraboutiques⁴ rendent plus difficile, jour après jour, l'action des agents européens et réduisent à néant le peu de résultats si laborieusement obtenus ; à la moitié du XVII^e siècle, le Maroc sombre dans l'anarchie. Et dans les relations internationales, l'influence des désordres institutionnels fait fléchir les intérêts européens à cause de l'insécurité intérieure qui menace la sécurité même des marchands et des navigateurs exposés à la guerre civile en cours. C'est à cette époque-là qu'aux Saadiens succèdent les Alaouites.

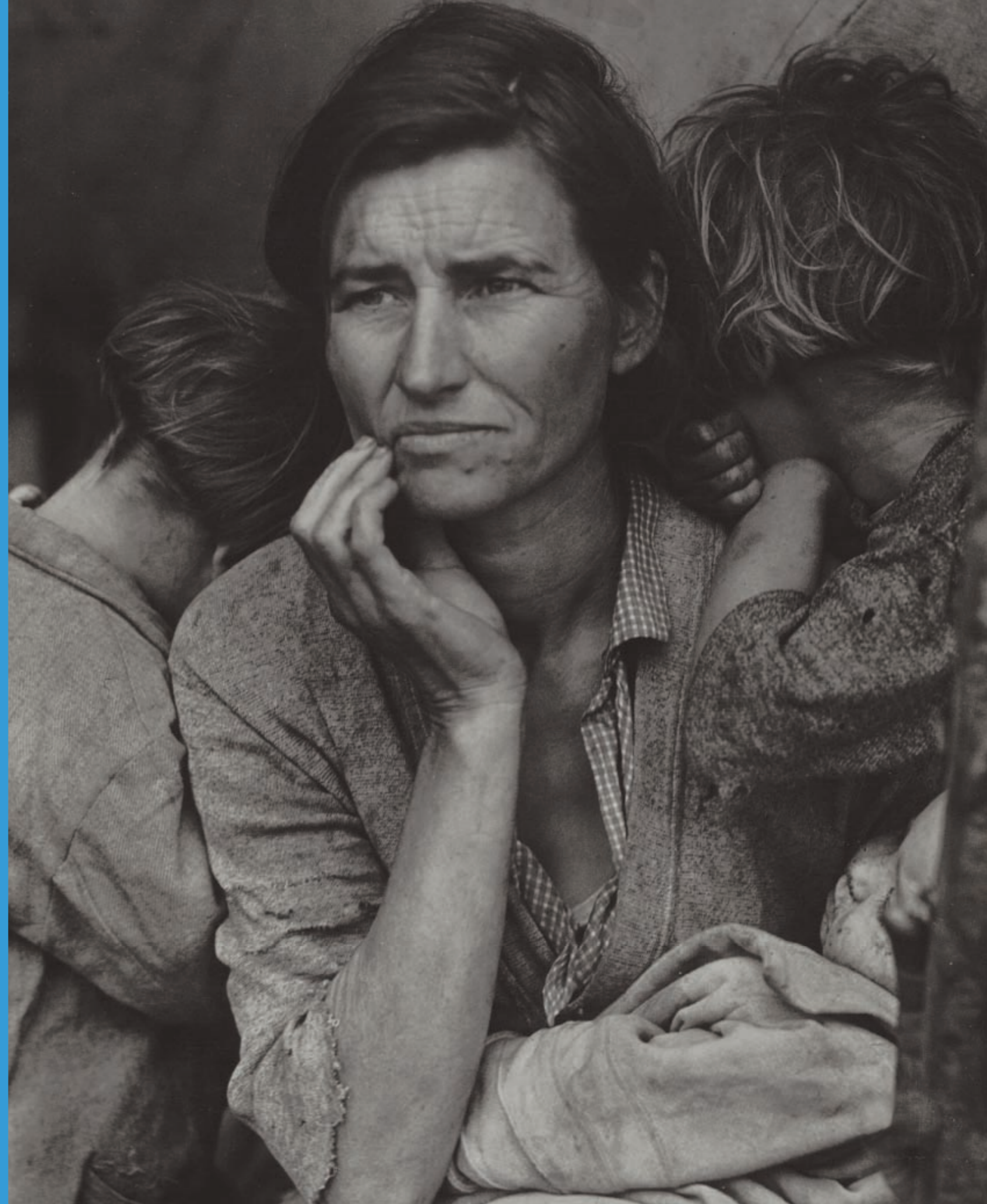
Au cours de son long règne, Moulay Ismaïl, intronisé en 1672, parvient à restaurer l'ordre dans le pays ; il soustrait aussi quelques villes à la domination espagnole, portugaise et aux pirates.

Les relations avec l'Europe se réchauffent particulièrement au XVIII^e siècle, sous le règne éclairé du sultan Sidi Mohammed ben Abdallah, entre 1757 et 1790. Celui-ci est favorable à l'ouverture et conclut un tel nombre de traités qu'il serait possible d'appeler cette période : l'époque des traités marocains. Son règne se caractérise, en effet, par la volonté de pacifier le pays, une ambition partagée avec ses prédécesseurs.

.II LA COMMUNAUTÉ ITALIENNE

*Et je te dirais...
Je te dirais l'exil
Des jours lointains*

Abdelhak Serhane, *Messaouda*





apprécié partout, aussi bien dans le secteur du bâtiment que de l'agriculture, tant et si bien que l'ouvrier italien est payé trois francs de plus qu'un Marocain et un ou deux de plus qu'un Espagnol. Du reste, comme l'indique Briani, ce sont des entrepreneurs et des ouvriers italiens qui bâtissent le plus grand nombre de maisons, faisant naître des quartiers entiers à Casablanca, Rabat, Mazagan et Safi.

En 1925, d'après les données du Commissariat Général de l'Émigration, la collectivité italienne au Maroc est formée de 12 258 individus, appartenant à différentes catégories de métiers. D'après Renato Biasutti, en revanche, il y en a 10 300 en 1926. En 1931-32, arrive la nouvelle main-d'œuvre italienne pour la construction du chemin de fer « Ujica-Fès »¹², ce qui, en 1936, porte la communauté à 15 645 personnes¹³.

Dans sa publication de 1937, Franco Ciarlantini relève les traces de « *gloires italiennes* » – le Vénitien Alvisè Ca' da Mosto, le Génois Antoniotto Usodimare et le Ligure Antonio da Noli – qui transitèrent au Maroc au cours de leurs explorations au milieu du XV^e siècle.

Dans les années 1930, la situation de la communauté italienne est particulièrement heureuse : elle participe activement au développement du pays. La plus grande partie des entreprises de construction est dirigée par des Italiens, et les ouvriers sont presque tous italiens, bien que les financements soient français.

L'émigration italienne devient plus importante avant la Deuxième Guerre mondiale ; elle acquiert un caractère économique qui en modifie la composition et de nombreux entrepreneurs italiens ont une activité industrielle (construction métallique, bâtiment, pêche...).

Apparaissent aussi des propriétaires de magasins, d'ateliers mécaniques et d'automobiles, d'usines, de cinémas, d'hôtels et de petits restaurants, d'entreprises de transport. Ils sont rejoints ensuite par des ingénieurs, architectes, médecins et pharmaciens, journalistes, enseignants.

Franco Ciarlantini témoigne d'une communauté italienne dans le Sud marocain, en 1935, notamment dans la région de Marrakech. Il s'agit pour la plupart de personnes nées en Tunisie ou expatriées en Afrique du Nord depuis plusieurs années. Ce sont des agriculteurs et des ouvriers, mais beaucoup d'entre eux sont parvenus à une importante position sociale et financière. « *Les noms de Zecchetti, D'Anna, Poidomani, Botta, Accardi, sont très connus dans toute la région. Le phare d'Agadir a été élevé par un Italien qui travaille activement, et qui n'a pas besoin d'être sollicité pour répondre de manière italienne à la politique démographique mussolinienne ; sa famille en effet augmente d'année en année* ».

Ciarlantini mentionne la présence italienne même dans les montagnes : un colon sarde, Nurra, « *audacieux et tenace* », vit

L'Eco d'Italia

SETTIMANALE DEGLI ITALIANI DEL MAROCCO

Direzione ed Amministrazione - Casablanca. - Via... A. BUIE - Casablanca 203

LE CORPORATISME FASCISTE

Les fondements éthiques, politiques et sociaux du Corporatisme - Les idées du peuple italien et la nouvelle Constitution fasciste. L'importance spirituelle de la « Carte de Travail » - Les fondements du Corporatisme et celle du Grand Cahier (Réponse à M. Henry Rainaldé)

...della « Carta del Lavoro »... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

FAS DI SCETTICISMO ?

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

LE FUTUR PARLEMENT.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

LEGISLATION ACHIEVEE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

LE GRAND COMITE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

VIP CORPORATVA.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

FASCINIA, C'EST CIVILISATION.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

LA QUESTION SOCIALE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Il ritorno del Re.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Il nuovo incontro di Schuschnigg col Duce

L'arrivo a Roma del Cancelliere e del ministro degli esteri d'Austria i lunedì mattina del colloquio Mussolini-Schuschnigg ripreso dalla stampa mondiale.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

POUVENEMENT D'AFFAIRS.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

PATRIE D'ABORD.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

L'EXPERIENCE COLLECTIVE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

MORIE - MORTE DI TRAVAIL.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

LA QUESTION SOCIALE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Il misterioso ritorno del Fasci all'Estero.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Colonna D'EFFE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

APPROPRIAZIONI DELLA QUALITA DI RINOVATI.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

DISCIPLINA RELIGIOSA INCESSA PRESENTAZIONE ALLA NOTTE VIGILANTE.

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Fra gli italiani di Casablanca

L'On. Ciarlantini a Casablanca

L'arrivo dell'onorevole parlamentare - La visita alla Casa degli Italiani - La conferenza di sabato

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

La serata pugilistica di sabato sera

Le intervallanti presso l'Associazione e le cronache di pugili della D. C. I. E. di Casablanca alla Casa degli Italiani, sabato 24 luglio

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

TANGERI

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

MARRAKECH

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Advertisement for Casa degli Italiani, L'On. Franco Ciarlantini, and O. G. I. E.

Advertisement for Casablanca, Marrakech, and Tangeri.

LA D'INSTRUTTA

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

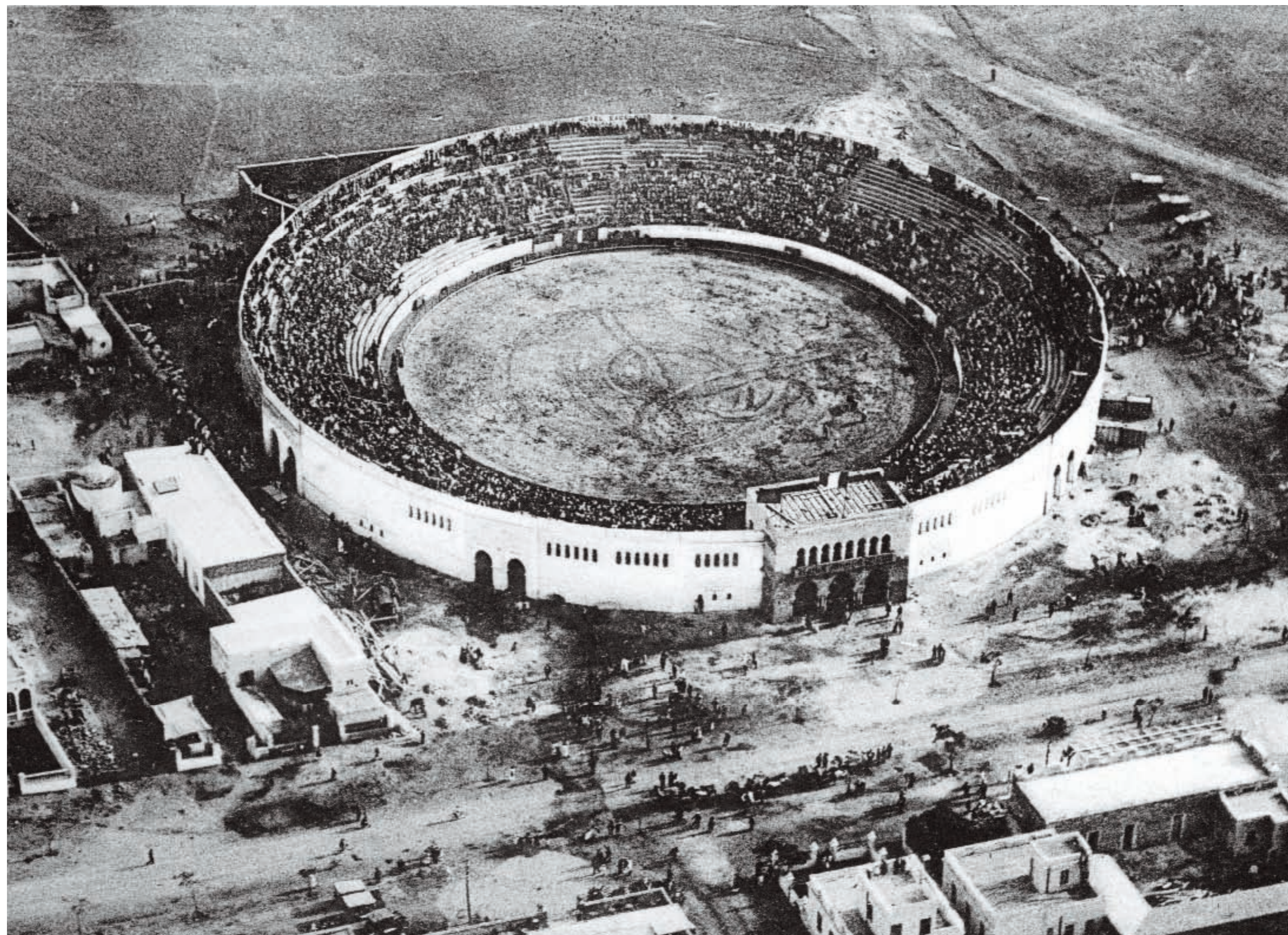
ASPETTI DELLA MANE

...di un popolo... il primo atto di governo... il primo atto di governo... il primo atto di governo...

Advertisement for Cinema Rialto.

Advertisement for Corriere Tunisino and Apollo.

Advertisement for The Negro, Punta Garbete, and Ragouta.



ne retournera en Italie vivant et que, de toute façon, même si quelqu'un s'en sort, il retournera en Italie amoché à jamais. »

Les geôliers – des hommes dévorés par la haine et l'alcool qu'ils avalent en grande quantité, en dépit de la forte chaleur – meurent plus nombreux que leurs prisonniers. Les bourreaux du camp XXVI de Mechra-Benabbou sont sous les ordres du féroce lieutenant Mézier qui, à l'arrivée d'autres contingents de prisonniers, décide du sort de trois mille âmes « placées à la merci d'un criminel aveuglé par la haine et d'une meute de loups affamés ». Les autres deux mille prisonniers qui rejoignent le camp viennent de l'épouvantable marche de Pont-du-Fahs à Constantine et ont subi les affrontements d'Alger.

Le temps, la faim, la soif, l'épuisement physique rendent les prisonniers semblables à des bêtes désespérées : « Un jour, il m'arriva de voir un homme, qui n'en était plus un, fouiller dans les excréments à la recherche de quelque chose à avaler ».

La faim fait disparaître même les petits escargots blancs qui se promènent sur les poteaux du camp, ainsi que tout autre chose pouvant être avalée, et si l'un des prisonniers reçoit une part d'eau ou de nourriture à peine plus abondante que les autres, de violentes rixes éclatent dans le camp tout entier. Au manque de nourriture, de vêtements et d'abris, s'ajoutent les actes de violence les plus inouïs : des coups de fouet et de bâton au travail forcé ; du « tombeau »⁵ à la rafale de mitraillette dans le camp.

Ainsi, sous les coups de fouet, les bastonnades, et les crosses de fusil qui frappent les pauvres malchanceux dans le dos, les prisonniers sont obligés de travailler : rassemblés sans discrimination et par la force, ils sont conduits à la carrière, où chacun d'eux doit se charger d'une énorme pierre, bien trop lourde pour des corps désormais sans forces ; de là, ils doivent transporter les pierres dans un endroit où d'autres prisonniers sont chargés de les morceler et de les travailler, créant ainsi une pénible procession sans fin : « Une colonne de quelques êtres vêtus de loques, le dos nu pour la plupart, les pieds nus, squelettiques, cheveux et barbes incultes, défile interminablement devant l'escorte armée des Marocains, répétant d'innombrables fois le voyage en haut et en bas de cette montagne, d'un pas funèbre, courbés sous le poids des pierres ». Il arrive que l'un d'eux n'en puisse plus et se laisse tomber à terre : alors on le frappe brutalement, même s'il est évanoui et qu'il ne réagit pas, jusqu'à en faire « un horrible pâté sanguinolent ». Pour ceux qui vont travailler hors du camp, il est rare de recevoir un peu plus d'eau et d'entrer en contact avec les habitants qui, parfois, leur procurent un peu de nourriture, des figues de Barbarie... Pas étonnant que les Italiens du camp envient ceux qui sont morts dans les tranchées.

Parmi les prisonniers, il y a aussi un médecin italien qui doit exercer son métier sans aucun médicament à sa disposition. On a aussi capturé un aumônier, Don Giovanni Sframeli qui



LES COMMANDEMENTS DES ITALIENS À L'ÉTRANGER

Les préceptes de Mussolini représentent les jalons du Statut qu'il approuvera en juin 1938 et règlent la vie des organisations du Parti d'outre-Alpes et d'outre-mer.

1. Les fascistes qui sont à l'étranger doivent être respectueux des lois du pays qui les accueille. Ils doivent donner quotidiennement l'exemple de leur respect des lois et, si besoin est, montrer l'exemple aux citoyens eux-mêmes.
2. Ne pas participer à la politique intérieure des pays où les fascistes sont accueillis.
3. Ne pas provoquer de différends dans les colonies, mais plutôt les assainir à l'ombre du Littorio.
4. Donner l'exemple de probité publique et privée.
5. Respecter les représentants de l'Italie à l'étranger et obéir à leurs directives et instructions.
6. Défendre l'italianité dans le passé et dans le présent.
7. Faire œuvre d'assistance parmi les Italiens qui se trouvent dans le besoin.
8. Être disciplinés à l'étranger comme J'exige et impose que soient disciplinés les Italiens de l'intérieur.

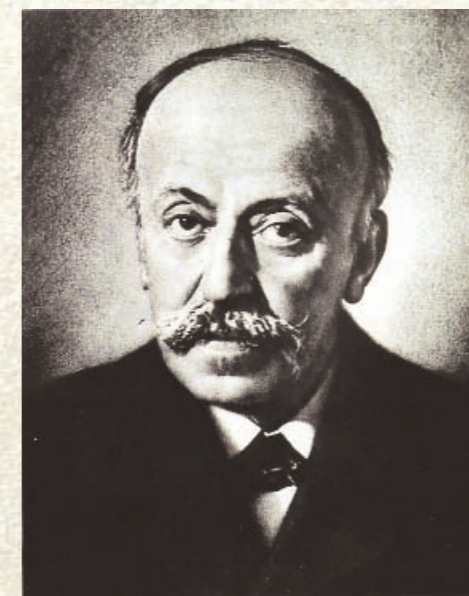


Cour du Consulat italien à Casablanca ; la compagnie théâtrale, 1932-1933. Michele Costanza est au premier rang, le deuxième à partir de gauche.
Archives Michele Costanza.



ERNESTO SCHIAPARELLI

Ernesto Schiaparelli (1857-1928) était égyptologue, mais avec la vocation d'aider les missionnaires à construire écoles et hôpitaux, des structures qui manquent cruellement dans plusieurs pays arabes et orientaux. Il parvint à ses fins avec adresse et détermination, construisant écoles, organisant hôpitaux et dirigeant ensuite jusqu'à sa mort, à partir de Turin, la complexe administration de toutes ces œuvres, disséminées en de nombreux pays : Érytrée, Égypte, Liban, Syrie, Arménie, Turquie, Tunisie, Cyrénaïque et Albanie. En 1926, le professeur Schiaparelli fit l'acquisition du palais de Moulay Hafid pour le compte du gouvernement italien.



Les instituts étaient gérés par des religieuses. L'administration de l'hôpital italien est depuis lors confiée aux sœurs franciscaines du Cœur Immaculé de Marie, missionnaires d'Égypte.

À l'intérieur du complexe, qui deviendra par la suite le siège des Institutions italiennes, l'ANSMI (Association Nationale pour Secourir les Missionnaires Italiens), il construisit avec ses propres fonds ce qui est encore aujourd'hui l'hôpital italien de Tanger, inauguré officiellement le 28 octobre 1929.

Au début, ce n'était qu'un dispensaire de l'Association, mais il devint de plus en plus important.

L'ÉCOLE DE CASABLANCA

Les journaux et les annuaires des années 1920 et 1930 montrent jusqu'à quel point le nombre d'Italiens était important à cette époque. Des noms italiens se distinguent dans les métiers les plus divers : pharmaciens, mécaniciens, menuisiers, transporteurs, mais aussi constructeurs, entrepreneurs, architectes.

L'architecture de Casablanca parle aussi l'italien.

Parmi les constructeurs, sont encore connus les noms de Chisari, Italiano, Taormina et Alessandra, puis il y avait les ébénistes comme Pistolesi et Lombardo, les artisans comme Specioso. Parmi les architectes qui ont donné du lustre à l'Italie, il y a les noms de Manughera, Manassi, Privitera, Basciano e Moretti.

Le Cercle des Italiens est le lieu de rencontre par excellence.

La « Dante » représente un point de rendez-vous culturel pour les Italiens qui s'y rendent à l'occasion d'expositions de peinture, de concerts, bals, projections de films, conférences, spectacles de théâtre.

Fondée avant la guerre, elle a créé la compagnie théâtrale, très suivie par la communauté italienne et qui atteint le sommet de son activité dans les années cinquante, quand elle met en scène des spectacles comme *Sérénade au vent* (1958),

Le Capitaine sérieux (1961), *Saint Jean Décollé* (1973), *Cecè et Je rêve mais peut-être pas* (1974), *La menteuse* (1978), *Le temps n'est pas galant homme* (1980), *L'avare* (1982), *Le béret à sonnettes* (1984) et *Le Massere* (1987).

Ces œuvres sont présentées sur la scène de l'École italienne, rue Franchet d'Espéret (devenue ensuite rue Omar Riffi) dans le quartier Mers Sultan, d'abord, et dans le théâtre du Consulat, avenue Souktani (ex-rue Mangin), ensuite.

Les cimetières de Casablanca témoignent aussi de la forte présence italienne ; dans celui d'Al-Hank reposent environ mille Italiens, décédés entre 1912 et 1955 ; le cimetière de Ben M'sik en accueille autant, décédés de 1933 à nos jours. Aujourd'hui encore, le plus grand nombre d'Italiens se trouvent à Casablanca, où ont aussi leur siège les entreprises italiennes importantes, ainsi que les associations socio-économiques.

L'école primaire de Casablanca, ouverte en 1920 dans un édifice du centre ville, dans l'actuelle rue Omar Riffi, était destinée uniquement aux élèves de nationalité italienne. Après l'augmentation sensible du nombre d'élèves, des classes pour l'école primaire et le collège sont ouvertes dans le siège actuel du Consulat d'Italie. En 1931, les travaux sont terminés dans un bâtiment du quartier des Roches Noires,



LE PALAIS DES INSTITUTIONS ITALIENNES, EX-PALAIS MOULAY HAFID

Moulay Hafid prend la place de son frère comme sultan du Maroc en 1908, avec l'aide de la famille Glaoui. Assiégé dans Fès par des tribus hostiles, il se voit obligé de faire appel à l'armée française et, malgré son opposition préalable à l'Acte d'Algésiras, il n'a plus vraiment le choix : le 30 mars 1912, Moulay Hafid signe le traité de protectorat. Peu de temps après, Lyautey l'encourage à abdiquer en faveur d'un jeune frère plus docile. Il part d'abord en exil en France, avant de s'installer à Tanger, ville internationale, où il fait construire un palais, sa demeure dans la casbah étant trop petite. Mais l'ex-sultan n'occupera jamais l'édifice, terminé en 1912. En 1927, ce complexe magnifique devient le siège de l'école italienne sous le nom de Palazzo Littorio. Cette résidence de deux étages est une véritable splendeur, encore de nos jours, avec un patio intérieur et un jardin somptueux et bien entretenu. Après la période fasciste, il prit le nom de « palais des Institutions italiennes ».

En bas du palais, dans la cour de



l'ancien collège de jeunes filles, se trouve la Casa d'Italia, ancien point de rencontres socio-culturelles des Italiens. Dans les années 1920-1930, on y donnait aussi des cours d'italien pour étrangers, mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un restaurant italien.

À côté, les locaux de la Dante Alighieri, fermés et inutilisés depuis longtemps, gardent dans l'obscurité de leurs salles de précieuses archives qu'il faut sauver à tout prix.

Dans la même enceinte, on trouve aussi l'église de Saint François d'Assise et l'hôpital italien.

Quand le statut international de Tanger prend fin, le complexe

passé sous le contrôle du gouvernement italien, bien que l'A.N.S.M.I. continue de s'occuper de l'hôpital. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, l'hôpital offre un abri primordial aux blessés.

Ces dernières années, grâce aux aides généreuses qu'il a reçues, ce petit hôpital, bien structuré et entouré d'un joli jardin, a été rénové et doté de deux grandes salles d'opération, d'une nouvelle section pour les accouchements, de nouveaux équipements de radiologie, échographie et chirurgie médicale.

L'hôpital prête assistance aux démunis, grâce surtout à son service de maternité, et beaucoup de Marocaines le préfèrent à d'autres, aussi bien pour l'accouchement que pour la circoncision de leurs enfants. Il est aussi significatif et louable que ce lieu, petit mais surprenant, profite de la collaboration d'un personnel composé d'Italiens et de Marocains, religieux et laïques, médecins et volontaires. Un petit îlot paisible, loin de la discrimination et à la disposition du prochain.

.III CARNETS DE VOYAGE

*Ce ne sont pas les kilomètres,
ce sont les choses et les gens qui nous éloignent le plus de notre pays.*

Edmondo De Amicis, *Marocco*.





Les visions d'Orient de Samuele Romanelli

L'écrivain et poète Samuele Romanelli naît à Mantoue, à la fin de 1757, dans un contexte particulièrement favorable à sa vivacité intellectuelle, une qualité qui, à la suite de la crise économique et des phénomènes d'intolérance contre les juifs qui se produisent à Mantoue à la fin de 1770, l'encourage à quitter sa ville. Son séjour à Londres, où il arrive en 1782, parfait sa formation et lui donne une ouverture cosmopolite. En linguiste sensible, il s'essaye à traduire de l'anglais en hébreu *Essay on Man d'Alexander Pope*. En 1786, probablement à cause de difficultés financières, il décide de rentrer en Italie, mais au lieu d'emprunter la voie terrestre, comme c'était la coutume, il entreprend le voyage par mer. Arrivé à Gibraltar, cependant, il ne peut pas poursuivre faute de navires desservant les ports italiens. Il accepte alors l'offre d'un marchand qui lui propose de l'accompagner au Maroc, et il arrive à Tétouan en 1786. Le pays est sous le règne du pacifique sultan alaouite Mohammed ben Abdallah, intronisé en 1757 ; Romanelli y reste quatre ans, pendant lesquels il survit en exerçant les métiers les plus divers. Il fait le récit de ces quatre années "marocaines" dans *Visions d'Orient*, publié à Berlin, en 1792. L'œuvre, dont le titre original est *Masa BeArav*, est écrite dans un hébreu biblique qui, associé à un style d'écriture sophistiqué, en rend la lecture très ardue.

De 1836 à nos jours, Samuele Romanelli a fait l'objet de plusieurs études, mais l'une des plus remarquables est sans doute celle d'Asher Salah, professeur à l'université hébraïque de Jérusalem et spécialiste de littérature hébraïque italienne. Salah est le seul à avoir traduit intégralement en italien le journal de voyage de Romanelli. Sa traduction, publiée à Florence en 2006 par Giuntina, est intéressante non seulement du point de vue de la traduction, mais aussi de l'approfondissement. Dans sa longue introduction, Salah illustre en effet la vie et la poésie de Romanelli, exposant les résultats d'une recherche longue et laborieuse mais aussi – ses mots le montrent bien – passionnée.

Visions d'Orient est considéré par beaucoup comme le premier roman hébraïque moderne. Il s'ouvre par un avis au lecteur qui esquisse d'emblée le contraste entre le musulman oisif et le juif laborieux. De Gibraltar, Romanelli nous conduit à Tanger, dont il décrit les traditions et le marché. Il y survit

comme prédicateur en espagnol dans la synagogue de la ville et, dans le même temps, il devient l'assistant du représentant de l'Autriche dont il assure la correspondance en français et en anglais. Il entretient des relations étroites avec plusieurs consuls, parmi lesquels les frères Chiappe de Gênes. Il maîtrise dix langues, ce qui lui permet d'exercer un métier commun, d'après Asher Salah, à beaucoup de juifs au Maroc, celui de traducteur.

Romanelli observe : « *La nature a doté le Maroc de grandes merveilles, mais les hommes sont si paresseux qu'ils ne se donneront jamais la peine de soulever une pierre ou de déplacer une entrave* ». Son impact avec la population locale n'est pas enthousiasmant : « *Ferronniers et maréchaux-ferrants de tous les côtés, le visage en sueur et garni d'une barbe hirsute et incroyablement sale, les jambes et les pieds nus, ils vaquent à leurs occupations dans de petits antres ou au beau milieu de la rue. J'avais l'impression de me trouver dans un taudis infernal. Nous fûmes conduits chez un juif (car il nous est interdit de loger chez*

les Arabes), où, suivis par nos bêtes, nous trouvâmes enfin un peu de répit à nos fatigues du voyage ».

D'après lui, dans les maisons arabes l'absence d'images n'est pas due à l'interdit religieux, mais uniquement à l'ignorance de ces gens.

Sa description du marché est amusante : « *Les boutiques ressemblent à des trous creusés dans les murs à hauteur de la taille [...] Leurs occupants peuvent atteindre n'importe quel objet en tendant simplement la main et sans avoir à se lever, ce qui, du reste, leur serait impossible [...]. Dans ces espèces de grottes, on vend toutes sortes de marchandises. Les marchands arabes sont les moins nombreux, la plupart s'adonnent au commerce des épices, mais la grande majorité vendent des denrées alimentaires. [...] Rien qu'à les voir mon estomac se retourna de dégoût. Viande rôtie, huile, savon, beurre, olives et d'autres mets innombrables, tout est placé sur la même balance en osier et tout passe de la main du vendeur à celle de l'acheteur* ».

Mais les critiques de Romanelli ne sont pas réservées aux Arabes, et ses estocades n'épargnent pas les juifs marocains, qu'il blâme âprement pour leur superstition : « *ils font des acrobaties pour interpréter à la lettre de simples formules rhétoriques, alléguant, pour leur défense, que personne ne s'est rendu compte jusque-là de leur signification évidente et, de la même manière, ils s'empêtrent dans des lectures ésotériques de vers qui sont clairs comme le soleil [...]. Bref, ils se servent si peu de la raison qu'ils se comportent comme de petites femmes dépourvues de jugement* ». Il s'en prend aussi de manière violente à leur attitude à l'égard des femmes, qu'ils traitent comme des bêtes, les excluant de toute forme d'éducation et de savoir.

Romanelli est intrigué par les écoles hébraïques, en particulier par l'enseignement théologique et linguistique dans la communauté. Son regard est aussi attiré par les rituels religieux des musulmans, notamment à l'occasion des naissances et des circoncisions, le culte des marabouts, le fatalisme... En évoquant les différentes coutumes, il prétend que les juifs urinent debout, alors que les Arabes s'accroupissent, ce qui permet de découvrir la présence d'infiltrés dans les communautés respectives. Aussi bien les juifs que les Arabes ne sifflent jamais chez eux, craignant le mauvais œil et, lorsqu'ils comptent sur leurs doigts, « *ils commencent par le petit doigt en disant : "un (comme notre Seigneur), deux, etc."* ».

L'auteur est extrêmement sévère à l'égard des superstitions car il considère que « *la coutume, le mauvais œil et la sorcellerie : voici les trois plaies qui sévissent au Maroc* ». L'un des exemples qu'il mentionne est la coutume juive de cracher dans un verre, tous dans le même, à la sortie de la synagogue, une pratique contre laquelle il se révolte avec dégoût.

Romanelli quitte Tanger pour Tétouan, où, dans un premier temps, il ne peut pas entrer suite aux directives du sultan, interdisant l'accès de la ville aux juifs européens et aux chrétiens. Le Consul de Venise l'embauche alors pour s'occuper de sa chancellerie.

Les noces juives, auxquelles il assiste, lui font écrire : « *cette cérémonie est accompagnée des cris d'une vieille femme qui hennit comme un cheval déchaîné, en guise d'augure pour la famille et de remerciement pour le donateur. Nos pauvres oreilles ! Cet oiseau de malheur, en effet, participe à chaque cérémonie solennelle* ».

Décrivant le rituel, il s'indigne violemment devant la coutume d'exposer aux invités le drap taché de sang comme preuve de la virginité de la mariée, une pratique qu'il considère porteuse « *d'horreur et de barbarie* ».

Au Maroc, Romanelli exerce plusieurs métiers : traducteur pour les marins anglais, enseignant d'espagnol, secrétaire et comptable pour des marchands et des consuls : « *J'aurais pu m'établir définitivement dans ce pays qui se montrait généreux à mon égard, et subvenir à mes besoins grâce aux leçons d'espagnol et d'alphabet latin que j'enseignais à un nombre d'élèves de plus en plus grand. Ce fut à cause de la méchanceté des habitants des lieux et de leur habitude de se déchausser, que j'ai toujours trouvée fastidieuse au plus haut point, que je ne me décidai pas à établir ma demeure en ces contrées. Chaque juif qui passe devant un lieu de culte musulman doit en effet se déchausser et pauvre de lui s'il l'oublie et continue de marcher ! Pour me défendre un peu de la méchanceté des Arabes, je m'habillais à la manière des renegados, de telle sorte qu'on me reconnût tout de suite en tant que sujet européen et que je fusse donc mieux traité* ».

S'il se répand en critiques envers tout le monde, il fait preuve d'un certain égard vis-à-vis des femmes, dont il reconnaît l'intelligence et la ruse qu'il semble beaucoup apprécier, trahissant une bonne connaissance de la chose : « *les femmes arabes n'hésitent pas à s'entretenir avec les chrétiens, dont elles restent éloignées seulement par peur de leurs maris qui les gardent enfermées à la maison avec le seul résultat d'en attiser encore plus la curiosité. La ségrégation renforce la libido et pousse les femmes à trahir leur mari à leur insu et sous leur nez. Aussi bien les juifs que les arabes, soient-ils des hommes ou des femmes, avant d'entrer dans la maison d'autrui, laissent leurs chaussures sur le seuil [...]. Il suffit donc de s'habiller en femme, de se voiler le visage et de laisser des chaussures de femme devant l'entrée pour pouvoir rencontrer sa propre maîtresse. Au cas où le mari rentrerait en avance, il attendra sur le seuil de la maison jusqu'à ce que son rival ait terminé et, même s'il devait le croiser, le mari n'oserait même pas lui demander "qui es-tu et où vas-tu ?"* ». Un précieux manuel pour des aspirants amoureux.

Romanelli est hébergé longtemps par la famille Eliahu : « *Ici se trouvaient réunies ses trois femmes. Celle qui dépassait les autres par sa dignité, son intelligence et sa jeunesse était originaire de Tanger, raison pour laquelle elle connaissait l'espagnol. [...] même la plus âgée lui avait mis au monde des enfants, garçons et filles, mais celle qui venait de Meknès (grosse comme un bœuf) était stérile [...]. Il n'y avait pas de mandragore capable de les faire taire lorsqu'elles se disputaient le droit de passer la nuit avec leur mari et, souvent, Eliahu se retrouvait à dormir seul pour ne pas être obligé de choisir entre elles* ».

Pendant trois mois, il prêche chaque samedi dans pas moins de douze synagogues, mais ses sermons ne sont pas toujours



Le Maroc d'Edmondo De Amicis

Edmondo De Amicis naît à Oneglia (Imperia), le 21 octobre 1846. À seize ans, après avoir étudié à Cuneo et à Turin, il entre dans l'École militaire de Modène et devient officier. En 1866, il prend part à la bataille de Custoza, au cours de la troisième guerre d'indépendance italienne. Il vient de fêter ses vingt ans quand il réunit les notes sur ses expériences dans *La vita militare* (1868). Cependant, l'armée le déçoit et De Amicis décide de l'abandonner. Il n'en perd pas pour autant son esprit patriotique qui, du reste, imprègne les carnets de voyage qu'il écrit de 1872 à 1879. La gloire le couronne pour le livre *Cuore*, publié par Treves en 1886 : en quelques mois sont imprimées plus de quarante éditions et le roman est traduit en une dizaine de langues, devenant ainsi un classique de la littérature italienne pour enfants, comme *Pinocchio* de Carlo Collodi. En 1896, De Amicis adhère au socialisme, une décision qui lui permet de s'affranchir des fortes idées nationalistes et de s'intéresser aux conditions précaires des couches sociales le plus démunies ; un intérêt qu'il a déjà manifesté dans d'autres de ses œuvres¹, en particulier dans *Sull'oceano* (1889), consacré aux conditions misérables des émigrants italiens. Pour « *Il grido del popolo* », de Turin, il écrit de nombreux articles d'inspiration socialiste, recueillis ensuite dans le volume *Questione sociale* (1894).

Les dernières années de sa vie sont assombries par de graves problèmes familiaux qui aboutissent au suicide de son fils Furio, âgé de vingt-deux ans. En 1908, De Amicis s'éteint à Bordighera, un petit village proche d'Imperia.

Dans son remarquable *De Amicis in Marocco*, l'esotismo dimidiato Valentina Bezzi écrit que l'âge d'or de l'exotisme se situe autour de la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque la course à la conquête politique et économique de la part des pays d'outre-mer, l'évolution des moyens de transport et l'avènement de l'industrialisation favorisent et glorifient les voyages en Orient et dans le Sud du Globe. La meilleure connaissance de ces régions permet à la civilisation occidentale une fastueuse autocélébration : « *Avec un écart de cinquante ans environ, l'Italie participe aussi à ce changement. Pendant que dans la péninsule s'entrecroisent les premiers réseaux ferroviaires et que le processus d'unification s'achève avec Rome comme capitale, les cafés italiens fréquentés par la haute bourgeoisie et par l'aristocratie voient circuler de nouveaux titres de périodiques et des ouvrages spécifiquement consacrés aux explorations et aux voyages. À la conception et à la création de ces publications travaillent activement des éditeurs émérites, parmi les-*

quels se distinguent les noms d'Emilio Treves et de Gaspero Barbèra ». Dans ce contexte de transition, naît la figure de l'envoyé spécial. Des écrivains, souvent doués de remarquables capacités de communication et baptisés « envoyés spéciaux », sont chargés par le journal ou par l'éditeur d'écrire sur leurs expériences de voyages dans des pays peu connus, avec subtilité et sensibilité. Parmi eux², De Amicis est généralement considéré comme étant le premier véritable envoyé spécial. Dans un contexte d'intérêt croissant pour l'Orient, au moment où édition et tourisme accèdent à l'âge industriel, De Amicis se verra aplanir le chemin qui fera sa fortune. Le succès de *Maroc* est soutenu par une adroite propagande. Treves renouvelle à plusieurs reprises la publicité du volume. La publication de l'œuvre, en 1876, est suivie par les lecteurs pas à pas, comme on suivrait un athlète au cours d'un long marathon. En 1879, paraît la version illustrée en vingt-cinq

fascicules hebdomadaires de seize pages, vendus à cinquante centimes de lire l'un. L'année d'après, *Maroc* est imprimé en version de luxe.

Le numéro de l'« *Illustrazione Italiana* » du 18 avril 1875 annonce le départ de De Amicis pour le Maroc : « *Edmondo De Amicis s'est remis en route. Le gouvernement l'a tenté en lui proposant de suivre l'Ambassade italienne qui va rencontrer le sultan du Maroc. Il n'a pas pu y résister, et il est parti pour Marseille la semaine dernière. Il va traverser l'Espagne, pour s'embarquer à Cadix en direction de Tanger, d'où il se rendra à Fès. Son absence va durer deux mois. Notre illustre ami a promis de nous envoyer des récits pour l'Illustrazione* »³.

On imagine aisément la curiosité et l'intérêt qu'une telle entreprise suscite en 1875, en Italie, où beaucoup vont jusqu'à ignorer l'existence du Maroc ou peuvent à peine en dessiner les confins dans leur esprit. Ce n'est pas étonnant que l'aventure soit suivie avec un enthousiasme inouï jusqu'au retour de l'écrivain : « *Edmondo De Amicis est revenu du Maroc, et il dit à tout le monde que le voyage fut très beau et très étrange. Villes, campagne, armées, cour, réceptions et dîners de ministres impossibles (autant les ministres que les dîners), malédictions et jets de pierres, têtes coupées, bastonnades, etc. : il vit de tout. Dans ce sommaire, il est possible de deviner les prémices d'un bon livre* »⁴.

En effet, les notes du voyage que De Amicis entreprend de Tanger à Fès représentent l'un des témoignage les plus précieux sur le Maroc. En ces temps-là, le chef d'une ambassade est accompagné par une personne chargée de prendre note des entretiens avec les autorités et d'enregistrer les moments les plus significatifs de la mission diplomatique. C'est dans cette fonction que, en avril 1875, De Amicis accompagne le Consul général et le chargé d'Affaires d'une Italie qui vient d'être unifiée dans la première ambassade auprès du sultan Moulay Hassan I^{er}.

Le diplomate Stefano Scovasso, responsable de deux missions consulaires jusqu'en 1887, choisit De Amicis dont il a apprécié les carnets de voyage en Espagne, à Londres et en Hollande. L'écrivain possède une manière toute nouvelle et très moderne de raconter, produisant des œuvres qui se situent entre le roman et le reportage. La photographie en est à ses premiers essais, le diplomate embauche donc également deux peintres, le Florentin Stefano Ussi et le Romain Cesare Biseo, pour qu'ils illustrent le récit de ce voyage. Ils ne sont pas choisis au hasard, les deux artistes ont en fait déjà vécu de semblables expériences. À partir de leurs croquis, ils peindront ensuite des tableaux de grande valeur, actuellement conservés dans la Galerie d'Art moderne du Palazzo Pitti, à Florence et dans celle de Rome.

L'exotisme des sujets, très en vogue à cette époque, et le charme dégagé par l'écriture de De Amicis se complètent parfaitement dans le volume. L'ouvrage sera ensuite édité en France par Hachette, en 1882, grâce à la traduction d'un ami de l'écrivain, le secrétaire de l'Ambassade de France,

Henri Belle, qui, à son tour, fera publier ses propres impressions sur son séjour à Rome.

Maroc décrit le voyage de la délégation (qui comprend un médecin personnel et un cuisinier) à partir de Tanger, « *une ville de quinze mille habitants, que ses sœurs de l'empire considèrent comme profanée par les chrétiens* », escortée par des cavaliers berbères armés. Au début, l'écrivain cède à l'orientalisme qui est dans l'air du temps : « *Je pensais à tant de belles Arabes endormies [...] et aux mystères étranges que j'aurais découverts si ces demeures se fussent tout à coup ouvertes comme une scène de théâtre* », et qui colore ses premières impressions dans « *[...] un pays inconnu auquel rien ne nous rattache et où tout reste à apprendre. [...] une toute autre manière d'envisager le temps et la vie* » et dans une ville qui « *répond partout à la population. Ce n'est qu'un labyrinthe inextricable* »

Parfois, ses remarques deviennent franchement irrespectueuses à l'égard du pays, comme lorsqu'il observe : « *C'est le point où le dernier flot de la civilisation européenne vient se briser et se perdre dans l'immense eau morte de la barbarie africaine* », ou décrit une femme qui laisse « *dans la chambre cette odeur nauséabonde de fauve propre à la race nègre* », ou encore quand il parle d'une danse d'hommes à l'expression « *de béatitude stupide et de volupté animale qui est le propre de la race nègre* ».

L'une des premières attitudes qui étonnent l'auteur est l'art de s'allonger des Arabes : « *Qui ne l'a pas vu, ne peut imaginer jusqu'à quel degré s'élève, chez les Arabes, l'art de s'étendre. Dans les recoins où nous serions embarrassés de caser un sac de chiffons ou une botte de paille, eux trouvent moyen de s'étaler comme sur un lit de plume. Il se moulent sur toutes les saillies, pénètrent dans toutes les cavités, se collent aux murs comme des bas-reliefs, s'allongent et s'aplatissent sur le sol, à ne plus paraître que des man-teaux blancs étendus là pour sécher ; ils se recroquevillent, prennent la forme de boules, de cubes, de monstres sans bras, sans jambes, sans tête ; tellement que les rues et les places de la ville semblent jonchées de cadavres et de troncs humains, comme après un massacre.* »⁵

Mais la durée du voyage – environ deux cent vingt kilomètres en quinze jours – lui permet d'approfondir ses premières impressions, de se sentir plus proche des nouvelles personnes rencontrées, d'essayer de comprendre leur manière de vivre, tout en gardant une distance « de sécurité ». De Amicis nous transporte ainsi d'une invasion de sauterelles aux couleurs et aux odeurs du pays, à la pauvreté de gens simples, qu'il ne semble pas toujours apprécier ni comprendre, et aux saveurs relevées de la cuisine marocaine, qui font souvent tordre le nez aux voyageurs de l'époque : « *[...] et les plats arabes, objet de notre vive curiosité, commencèrent à défilier. Je goûtai au premier avec la plus grande confiance... Mais, grand Dieu ! ma première pensée fut de me précipiter sur le cuisinier. Toutes les contractions qui peuvent se produire sur le visage d'un homme pris subitement de malaise, ou qui apprend la faillite de son banquier, se reflétaient, je crois, sur ma physionomie. Je compris à ce moment comment des gens qui mangeaient de la sorte devaient croire à un autre Dieu et envisager d'une toute autre*

.IV ÉCLATS DE MÉMOIRE

*Étranger, qui es-tu ?
Quels sont les peuples que tu viens de quitter ?
Qui t'a donné ces riches vêtements ?
N'as-tu pas dit qu'après avoir erré longtemps sur la mer,
tu fus jeté par les tempêtes sur ce rivage ?*

Homère, *Odyssée*, VII, 237-239.



D'Avancini D'Arzino

D'G. Marchi

D' M. Cagliosi

D' Raioldi



Les passionarias

Deux femmes viennent d'Italie à Tanger, où les vents de l'Atlantique soufflent si fort qu'ils balayaient même le souvenir des préjugés qu'elles laissent derrière elles. Les raisons de leur exil volontaire sont différentes, mais les rapprochent la cohérence et l'obstination avec lesquelles elles défendent les valeurs qui sont les leurs et que l'on pourrait résumer dans le respect de l'« autre », de n'importe quel autre, quelle que soit sa provenance, sa confession religieuse, son mode de vie. Elles ont aussi une prédisposition innée à comprendre et absorber ce que ce monde nouveau leur offre de différent, avec une grande curiosité et, surtout, une humanité qui refuse de se laisser bâillonner par des idées préconçues.

Elisa, fascinée par les tesselles bigarrées des idiomes et des traditions qui composent la mosaïque du Maroc, apprend facilement de nouvelles langues et parvient en peu de temps à se mouvoir non pas comme une visiteuse, mais en se fondant dans cette nouvelle réalité qu'elle adopte, faisant presque croire qu'elle en a toujours fait partie. L'urgence d'apprendre, secondée par un amour têtu de son prochain, la mène à vouloir partager ses connaissances par l'enseignement et l'écriture.

Lucia, elle, trouve au Maroc un abri radieux de la folie nazie qui, ayant aussi contaminé l'Italie, met en péril son existence et celle de ses proches. Ce pays l'accueille avec générosité et, pour le reste de sa longue vie, elle le lui rendra bien en aidant des centaines de ses enfants à venir au monde. De plus, tout comme Elisa, Lucia s'ouvre à ce monde nouveau par l'étude et la recherche ; elle apprend également d'autres langues et devient une bint al-Bled (fille du pays).

Des vies exemplaires, et non seulement par rapport au contexte historique dans lequel elles sont vécues. Des vies dont il faut se souvenir, non seulement pour un hommage juste et ému, mais aussi comme un avertissement à ceux qui, de nos jours encore, permettent à de mesquins préjugés de troubler leur esprit.



ELISA CHIMENTI (Naples, 1883 – Tanger, 1969)

À la fin du XIX^e siècle, arrive à Tanger un personnage hors du commun, une petite femme pétillante, qui va marquer à jamais la ville qui l'accueille, une ville qu'elle va aimer intensément et qui le lui rendra bien. De nos jours encore.

Elisa Chimenti naît à Naples, cette « *ville andalouse égarée en Italie* », de parents napolitains (selon d'autres sources, sa mère serait originaire de Sardaigne). Son père, Rosario, médecin et fervent garibaldien, est forcé à l'exil suite à un duel, semble-t-il, et il s'enfuit avec sa famille à Tunis, d'abord, autour de 1883, et à Tanger ensuite, en 1890, où Elisa vivra jusqu'à sa mort.

À son arrivée au Maroc, Elisa trouve une terre secouée par les luttes tribales, à la veille du protectorat. Elle a un frère et trois sœurs – tous nés en Tunisie, sauf sa sœur cadette – avec lesquels elle partage l'apprentissage des disciplines les plus diverses, qui vont bien au-delà de l'éducation rigoureuse réservée aux filles de son époque. Autodidacte¹, elle se forme à l'école coranique et à celle hébraïque de l'Alliance israélite universelle ; elle fréquente aussi les Européens immigrés au Maroc. Son père, homme charismatique, et libre penseur écrit aussi des poèmes en napolitain. Il est tenu en si grande estime pour l'aide qu'il apporte aux pauvres, qu'il finit par être considéré comme un gourou ; il est également le médecin du sultan Moulay Hassan.

Elisa accompagne souvent son père au cours de ses missions, participant ainsi à fond à la vie des gens, ce qui ravive sa curiosité et son intérêt pour son prochain et pour la vie. Cette fille vivace devient une femme de grande culture, qui acquiert une vaste connaissance des mondes musulman et juif. Elle s'intéresse, en particulier, aux us et coutumes locaux qu'elle respecte profondément, aux relations humaines, aux petites choses de la vie et à leur aspect caché et occulte.

Elisa et Maria Ruggio, sa mère, plantent les premières semences de l'école italienne de Tanger : en 1914, les deux femmes fondent dans le Petit Socco, près de leur maison de la rue Benchimol, une école qui, en un premier temps, est ouverte aux amis et voisins qui souhaitent apprendre la langue italienne. Par la suite, l'école déménage derrière l'actuel hôtel Rembrandt et s'ouvre à des élèves chrétiens, musulmans et israélites.

Dans la nouvelle école, aménagée dans le palais des Institutions italiennes, face à sa petite maison, Elisa Chimenti poursuivra son œuvre didactique, en tant qu'enseignante d'arabe et d'italien pour les étrangers, pendant pas moins de cinquante ans. Sa méthode d'enseignement est gaie, basée sur des comptines, des poèmes, des histoires et des légendes. Elle donne également vie à un atelier – où les

dames de la colonie italienne confectionnent vêtements et objets destinés aux enfants démunis –, ainsi qu'à des cours de dessin, de gymnastique, de musique et, bien évidemment, de langues.

Dans une lettre du 26 septembre 1927, le directeur de l'École italienne fait une proposition au sénateur Ernesto Schiaparelli : « *nous pourrions nous prévaloir de l'œuvre de madame Chimenti sans faire recours aux professeurs d'autres nationalités, pour l'enseignement de quelques-unes des six langues qu'elle connaît (italien, français, espagnol, arabe, anglais, allemand)* ». En réalité, elle en connaît douze !

La jeune femme est aussi volontaire pour enseigner le français dans l'école musulmane libre, fondée en 1935 par son grand ami, l'illustre Abdellah Guennoun, réformiste lettré, grand érudit, doué d'un savoir encyclopédique, et qui écrit sur les sciences, l'histoire, la politique, la littérature. L'enseignement dans une école libre, notoirement nationaliste et dirigée par une personnalité dont l'œuvre littéraire est interdite par l'administration coloniale, représente une véritable audace dans le Maroc de l'époque.

Elisa Chimenti est la seule personne non musulmane, une femme de surcroît, à être admise dans la médersa de Tanger, pour y enseigner la langue arabe littéraire et débattre avec des religieux musulmans sur des écrits anciens, ce qu'elle fait aussi avec des rabbins².

Baudoin et Fabiola de Belgique en visite au Mausolée Mohammed V, octobre 1968 ; au premier plan, de gauche à droite : Mohammed al-Fassi, le Roi Baudoin et Oscar Patuelli. Archives privées.



Antonio Segni et Oscar Patuelli. Archives privées.



La tombe du Roi Mohammed V dans le Mausolée de Rabat. Photo Fawzi Boulblah, 2008.



Le Mausolée Mohammed V, Rabat. Photo Fawzi Boulblah, 2008.



MIROIRS DE VIE

Les frères Sansoni

Nés à Vellano, dans les alentours de Pistoia, les frères Sansoni abandonnent leur village natal suite au décès de leurs parents, tous deux emportés par la grippe espagnole. Après un séjour dans le Midi de la France, ils arrivent au Maroc dans la région de Khemisset, dans les années 1920.

Ils sont cinq frères : Fioretta, Italo, Eros, Vittorio et Carlo.

À Khemisset, les frères Sansoni mettent sur pied une entreprise spécialisée dans le défrichage des terres couvertes de *doum* (Alfa) et impropres à la culture. Tout semble aller pour le mieux, mais un terrible drame met fin à cette période : le frère cadet, Carlo, meurt écrasé par le tracteur qui, après s'être cabré, retombe sur lui.

La famille se démembre, Fioretta et Vittorio repartent en France avec le cercueil de leur jeune-frère. Italo et Eros décident de continuer leur vie au Maroc et s'installent définitivement à Khemisset.

Entreprenant, courageux et très travailleur, Italo Sansoni, secondé



par son frère Eros, crée alors une entreprise de transports, d'abord avec un seul camion, agrandissant ensuite l'activité, petit à petit.

Italo se marie à Rabat, le 26 février 1930, avec Émilienne Deharo. Grâce au succès de son entreprise, dû à un travail acharné, il parvient à acheter des terrains dans la région et à créer une exploitation agricole.

Sa famille est aisée lorsque la guerre survient, en 1939. Un autre drame cependant se prépare : bien que marié à une Française et père de cinq enfants – Français, eux aussi, par leur mère – Italo est Italien et, en tant que tel, il est interné dans un camp, comme tous ses compatriotes.

Son épouse, sans profession, reste seule avec ses cinq enfants, l'aînée desquels a douze ans et le cadet n'en a que deux.

Pour survivre, elle est obligée de vendre, pièce par pièce, tout le matériel de l'entreprise de son mari que les Français n'ont pas réquisitionné. Elle quitte ensuite Khemisset pour Casablanca, où son mari a été depuis peu de temps emprisonné dans un camp américain.

À sa libération, en 1945, Italo Sansoni est complètement ruiné et, dans l'impossibilité de reprendre sa vie à Khemisset, il travaillera à Casablanca comme chef d'atelier jusqu'à son décès, le 12 décembre 1954.

Les frères Sansoni, de gauche à droite : Fioretta, Italo, Eros, Vittorio et Carlo, avec un ami ; Khemisset, années 1930. Archives famille Cittadini.

MIROIRS DE VIE

La famille Vazzana

Au début des années 1920, arrive à Casablanca le couple Vazzana, originaire de Reggio Calabria, avec leurs enfants, Giuseppe, Pascalina, Filomena e Antonio.

Cette famille qui s'était déjà expatriée à Montpellier venait en fait rejoindre l'une des leurs, Maria Vazzana Dey, également née à Reggio Calabria et dont le mari, de nationalité française exerçait la profession de facteur des PTT à Casablanca, depuis 1919.

Les frères Vazzana, Giuseppe et Antonio, étant cordonniers, ils ouvrent une boutique place de Verdun. Les sœurs Vazzana se marient ; Pascalina épouse Georges Gelly, et Filomena épouse Jean Berger ; les deux deviennent ainsi françaises par leur mariage.

Après quelque temps, les frères Vazzana déplacent leur activité



boulevard de Marseille, où ils ouvrent le magasin « au Bottier de Marseille ».

Toujours célibataires, ils vivent avec leur mère dans une partie du

magasin aménagée en habitation. Très travailleurs, les deux hommes sont capables de créer à la demande, et sur mesure, n'importe quels modèles de chaussures d'homme et de femme, escarpins, bottines, avec talon Louis XV... répondant à la moindre fantaisie de leurs clients.

Pendant la guerre, ils sont internés dans les camps et employés comme cordonniers au 6^e RTS, à Casablanca.

À leur libération, en 1945, ils reçoivent plusieurs propositions de travail comme directeurs d'usines de chaussures, mais ils préfèrent reprendre leur activité artisanale dans leur magasin-habitation, auprès de leur *Mamma* âgée de 71 ans. Ils ne se marieront jamais et continueront à travailler, ensemble, toute leur vie.

Anna, Giuseppe, et Filomena Vazzana à Casablanca, années 1930.

pour éviter une éventuelle expropriation. Pendant cinquante ans, le cercle marcha bien, avec des hauts et des bas. En 1994, il fut fermé pendant trois ans. On convoqua une assemblée générale, au Consulat, où se déroulèrent les élections ; à cette occasion, j'exposai mon idée sur la manière de réorganiser le local et j'obtins le consentement de la majorité. Je me mis à l'œuvre pour restructurer le siège, sans un sou, sans aucune contribution de la part de l'État. Nous réussîmes quand même à le remettre sur pied et nous le refîmes entièrement, le transformant en ce qu'il est aujourd'hui. Nous lançâmes un appel d'offres auquel répondirent, entre autres, deux Siciliens venus d'Italie. Les deux investisseurs étaient disposés à assurer le financement et ils eurent confiance en notre parole, qui leur assurait une permanence de six, sept ans, leur permettant de récupérer leurs fonds ; ce qu'ils firent, en réalité, en huit ans. Tout le travail coûta environ 600 000 dirhams, l'équivalent de cent millions de lires. L'unique aide que nous reçûmes fut celle de la Conférence épiscopale italienne.

Le projet avait été conçu par l'architecte Basciano, la cuisine fut agrandie, la salle refaite... Le fait que l'activité principale du Cercle soit surtout la restauration est un faux problème, c'est le seul moyen de le tenir en vie et, dans tous les cas, il représente la cuisine italienne, ce qui est déjà quelque chose. Après six ans et deux mandats, je me suis retiré pour faire place à d'autres. Quoiqu'il en soit, c'est un local ouvert et qui, vaille que vaille, reste un point de rencontres.

L'institution italienne la plus ancienne du Maroc est la Chambre de commerce, fondée en 1916, dont je suis le conseiller le plus âgé... malheureusement ! Dans les années soixante et soixante-dix, elle ne recevait pas de grands soutiens de la part du ministère des Affaires étrangères et des autorités italiennes et elle s'est maintenue surtout grâce à ses membres marocains. À l'époque, on parlait beaucoup d'agriculture et, en tant qu'expert, on m'invita à faire partie du comité, non pas en tant qu'opérateur économique, mais en tant que technicien. Cela fait quarante ans que j'en fais partie. J'ai donc suivi de près les vicissitudes de la Chambre. Maintenant, après avoir traversé un moment difficile, elle s'est remise. De toute manière, toutes les associations italiennes ont ressenti le contrecoup du dépeuplement de notre communauté.

Je n'étais pas encore ici pendant la guerre, mais on m'a parlé de la déportation des Italiens dans les camps de concentration. Il y en a qui ont été fusillés, ils étaient accusés d'espionnage, très probablement à tort, coupables uniquement d'avoir exprimé ouvertement et sans crainte leur italianité.

Aujourd'hui, personne n'en parle, ils ont été effacés de notre

mémoire, toute trace semble avoir disparu. Pourtant, si on pouvait fouiller dans les archives de quelques ambassades, des choses viendraient en surface, faire la lumière sur ces martyrs oubliés.

En revanche, j'ai vécu la période de la marocanisation et des expropriations des terres appartenant aux agriculteurs étrangers, Italiens compris.

Après avoir exproprié et nationalisé les sociétés les plus importantes, on voulut marocaniser les ateliers des derniers artisans, menuisiers, électriciens, plombiers, qui quittèrent le pays, faisant ainsi disparaître une véritable école de formation et une main-d'œuvre spécialisée.

Le lien avec l'Italie a toujours été solide. Mon fils a fréquenté l'école italienne jusqu'au collège, puis il a poursuivi ses études à l'école française parce que, autrefois, l'école italienne n'allait pas plus loin. Ce fut une grave erreur de fermer le lycée de Tanger, une décision contre laquelle je me suis battu.

Je regarde la télévision italienne et je me rends en Italie chaque année. Autrefois, notre collectivité était unie, mais de nos jours, les Italiens qui viennent au Maroc ne restent que pour une courte période. Ils ne peuvent pas comprendre les problèmes de ceux qui vivent ici depuis une vie, ils ne connaissent pas les gens qui ont travaillé ici, construit, qui ont beaucoup fait : entrepreneurs, ouvriers, des gens qui ont vraiment tant donné à ce pays.

Passeport d'Abdeslam Lamarti, garde consulaire pendant cinquante ans auprès de la Légation italienne à Tanger. Archives Mohammed Omari.



Les passeports d'Angela et d'Alfredo Mineo. Archives privées.



Discours d'Enrico Mattei au cours de sa visite officielle au Maroc, 1958.
Archives École Enrico Mattei de Casablanca.



Au premier plan, de gauche à droite : le Prince Héritier Moulay Hassan, le Roi Mohammed V, le ministre Mohammed Diouri et Enrico Mattei ; 1958.
Archives École Enrico Mattei de Casablanca.



Le Roi Mohammed V s'entretient avec Enrico Mattei.
Au deuxième plan : Moulay Ahmed Al-Alaoui et Reda Guedira ; 1958.
Archives École Enrico Mattei de Casablanca.



Enrico Mattei au cours de sa visite officielle au Maroc ; 1958. Archives École Enrico Mattei de Casablanca.

